Disparition

Jean-Pierre Issenhuth, *Rêveries*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2001, 264 p.; *Entretien d'un autre temps*, Montréal, Noroît, 2001, 132 p.; *Deux passions*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 2001, 96 p.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2002). Compte rendu de [Disparition / Jean-Pierre Issenhuth, *Rêveries*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2001, 264 p.; *Entretien d'un autre temps*, Montréal, Noroît, 2001, 132 p.; *Deux passions*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 2001, 96 p.] *Liberté*, 44(1), 133–139.

Disparition

Marie-Andrée Lamontagne

Jean-Pierre Issenhuth, *Rêveries*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2001, 264 p. ; *Entretien d'un autre temps*, Montréal, Noroît, 2001, 132 p. ; *Deux passions*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 2001, 96 p.

Tout récemment, le poète Kenneth White présente *Couleurs d'automne*, un court texte d'Henry David Thoreau d'abord paru en revue, dans sa délicieuse édition française. Que dit-il ? Qu'avec l'Américain de Concord (MA), c'est aussi à un paysage qu'il ressent le besoin de revenir périodiquement, comme pour faire se poursuivre une seule et même conversation, ininterrompue en dépit des apparences, entre deux amis, au fil des années, le temps agissant ici comme le plus sûr allié. Mais voici Thoreau :

Tandis que je traverse une prairie en me dirigeant tout droit vers un terrain en pente douce par ce radieux après-midi, je vois, à quelque cinquante verges de là, en direction du soleil, les cimes des arbres d'un marécage d'érables qui dépassent la

crête rousse et luisante de l'éminence [...]. On s'étonne que les censeurs et les édiles de la cité ne soient pas venus s'enquérir auprès des arbres de ce que signifient ces couleurs violentes et cette exubérance, flairant quelque diablerie. J'ai du mal à imaginer ce que les puritains faisaient à cette saison, quand les érables dardaient leurs feux écarlates. Ils ne pouvaient certainement pas prier dans le bois à ces moments-là. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils construisirent des temples et les entourèrent d'écuries¹.

Le lecteur lève les yeux : il est à Laval-Ouest, près de la décharge publique où s'affairent quelques chiffonniers qu'on dirait tout droit sortis d'une nouvelle de Platonov – d'où ils viennent, précisément. L'un est à la recherche de pneus, l'autre de planches qui ne seraient pas trop pourries. Dans le ciel d'automne intense et bleu, le vol d'une outarde trace une diagonale, mais nulle formation en V ne l'accompagne, pas de cris, pas d'outarde de tête, l'oiseau est seul. Tout en bas, un homme cherche des clous pour sa cabane. Lui aussi est seul. Et son mutisme, en société, n'est pas moins grand que celui de l'outarde lancée dans sa migration solitaire.

Cependant, il lui arrive d'écrire :

Imaginez une nuit de la mi-avril, à la lune montante, une année où Pâques est venu tard et où la neige a fondu tôt. Après l'action, la contemplation vous accompagne dans un grand jardin. L'herbe a été grattée, l'odeur de la terre est libre, les vers réveillés font leur remue-ménage dans les feuilles mortes, et la lune monte. Vous voyez les étoiles, un

¹ Henry David Thoreau, *Couleurs d'automne*, traduit de l'anglais par M.-C. White, Paris, Premières Pierres, 2001, p. 45-46.

bolide passe. Le chant de l'*Exultet* est avec vous :
« Sois heureuse, aussi, notre terre, illuminée de
tant de feux²... ».

Jean-Pierre Issenhuth, le silencieux, l'homme des vers, ceux qui rampent comme ceux qui s'élèvent, l'éducateur, qui tient le savoir pour chose à partager avec tous, sans distinctions de classes, et que les discours sur la chose ennui, quand ils ne le mettent pas en colère, l'écrivain attentif aux secousses sismiques de ce qui doit s'écrire, et à cela seulement, qui écrit peu, par conséquent, et publie encore moins, cet homme laissait paraître – l'ironie involontaire de la machine éditoriale l'aura voulu ainsi – trois livres au cours de l'année 2001 : *Rêveries* réunit l'ensemble des textes ayant paru sous cette rubrique dans la présente revue entre 1987 et 1999 ; *Entretien d'un autre temps* reprend, réorganise, modifie, augmente et fixe un ensemble de poèmes écrits entre 1966 et 1988 (l'édition de l'Hexagone parue sous le même titre en 1981 regroupait des poèmes allant de 1970 à 1980) ; *Deux passions*, textes commandés par l'amitié, à travers lesquels Jean-Pierre Issenhuth revient, avec la simplicité des grands, sur ce que furent les deux moteurs de son existence : non pas la littérature, objet de suspicion, surtout pas la littérature, mais l'éducation et la terre.

Pourtant, n'est-ce pas la littérature et ses plus hautes exigences, qui font en sorte de donner la primauté au comment vivre, à partir de quoi seulement peut s'énoncer le comment écrire et quand et quoi, n'est-ce pas cette secrète activité, choisie comme un accompagnement aux

² Jean-Pierre Issenhuth, *Rêveries*, p. 162.

nécessités communes – gagner sa vie, être utile aux siens, rendre quelques têtes mieux faites, certains jours, par l'enseignement –, n'est-ce pas la littérature qui donne tout naturellement envie de mettre ensemble l'homme de Concord et l'homme de Fabreville ? Du reste, on écrit moins qu'on ne lit dans ces *Rêveries*, et tout occupé à vivre que l'on soit, dès lors que bon nombre de textes refusent de se donner l'appui commode d'un livre à commenter pour mieux emprunter leurs sujets à la vie, autour, qui bat, dans le désordre. Mais la lecture est une activité qui engage l'être avec la même gravité, les mêmes convictions qui auront conduit l'auteur, un certain jour de 1974, à planter « à coups de talon une cinquantaine de glands » dans une terre si sablonneuse que l'entreprise aurait pu sembler chimérique si elle n'avait été suivie de tout un labeur de compostage méthodique, patient, réfléchi, dont le résultat fut ces frondaisons allongeant leur ombre sur le sol, vingt ans plus tard.

Si elles montrent comment vit un homme, les *Rêveries* enseignent aussi à lire. Tant de livres inutiles paraissent, qui ne sont que la traduction brochée et imprimée du grand caquètement universel à quoi la société croit devoir son existence, qu'il importe de choisir avec soin les auteurs que la lecture enfouira, à coups de talon elle aussi, dans le cœur et l'esprit du lecteur, *a fortiori* s'il se double d'un écrivain. Lire est une éthique. Issenhuth a choisi sa famille, dont le chef est Hopkins, le très humble, le très grand, qui résiste à la littérature et ne lui cède que contraint, mais sur quel monde le poème n'entrouvre-t-il pas alors la porte ! Monde de gueux, humanité souffrante et, par là, digne, tourments, âpreté des jours, mais douceur, soudain, d'une vallée, d'un

sourire, d'un geste, d'un « feu chichiteux », douceur de Dieu.

On ne trouvera pas dans le volume des *Rêveries*, ni dans *Entretien d'un autre temps* les belles traductions à l'architecture complexe et souvent empêchée avec bonheur qu'a proposées, par ailleurs (*liberté*, n^{os} 205 et 218), Jean-Pierre Issenhuth de certains poèmes de Gerard Manley Hopkins, mais on en sentira souvent, dans les trois ouvrages parus en 2001, l'austère et bénéfique influence, à la manière d'une source souterraine. Dans le dédain, la sévérité parfois bouffonne avec lesquels sont accueillies la niaiserie pédagogique, l'ignorance des cuistres, la vanité des faiseurs de phrases professionnels. Mais tout aussi bien jusque dans la tendresse qui entoure les diverses évocations de la petite société besogneuse qui, à l'aube, se pointe chez Fred ou au café Bélair, havres bruyants et précaires où l'écrivain, ses gribouillis, ses crayons minuscules, ses paperasses, cherche à se faire oublier dans un coin, sans toutefois jamais y parvenir vraiment, puisqu'il appartient lui aussi, de plain-pied, à l'humanité besogneuse dont il ne lui viendrait pas à l'esprit de s'extraire. Dans cette poétique, enfin, de l'apparition-disparition qui aura trouvé chez l'amie Rina Lasnier d'autres échos, dans cette attente silencieuse du poème, surgi et accepté dans le brouhaha des jours, impitoyablement repoussé lorsque fausse monnaie, comment ne pas reconnaître l'étroit compagnonnage de celui qui écrivait à Stonyhurst, en mai 1878, « Le Magnificat de Mai » :

Que chacun magnifie son espèce
Lui rappelle avec délice

Comme avait en elle engrangé
Et magnifié le Seigneur³ ?

Après cela, ayant beaucoup lu, beaucoup vécu, ayant apprivoisé le silence et mesuré la complexité des chiffonniers et des serveuses de restaurants délabrés, peut-être seulement sera-t-on mûr pour entrer dans les poèmes de cet *Entretien* qui est bien d'un autre temps. En quoi ? Par sa prosodie secrète, d'abord, à une époque qui, de manière despotique, voudrait voir le poème tout à fait libre, et dont les principes empruntent à la musique, aussi bien dire à la mathématique, certaines règles. Par son refus de la séduction, ensuite, car c'est avant tout de l'ellipse, du laconisme et de l'épiphanie sans cause que Jean-Pierre Issenhuth tire les sons les plus beaux, parfois aussi les plus déroutants, en ce qu'ils renvoient le lecteur, lesté d'un nouveau mystère, à celui de l'existence.

Ciel vendangé
Terre immense d'hiver
Neige éparse

Quelle est alors la joie⁴ ?

Et pourtant, limpide, le poème va se fiché dans un coin du cerveau, te voilà atteint, lecteur. Dans certaines *Rêveries*, tu auras pu reconnaître les signes d'une auto-ironie tonique : « Il m'était venu l'idée modeste de mélanger les sources et de refaire tout Homère en un seul volume plus

³ « Their magnifying of each of its kind / With delight calls to mind / How she did in her stored / Magnify the Lord », Gerard M. Hopkins, *Grandeur de Dieu et autres poèmes*, traduit de l'anglais par J. Mambrino, Caen, Nous, 1999 [Granit, 1980], p. 39.

⁴ Jean-Pierre Issenhuth, *Entretien d'un autre temps*, p. 103.

moderne » ; ou d'une franche hilarité : c'est le « contemporain national » où des idéologues en pantoufles plongent et replongent des têtes d'étudiants aspirant l'air. Mais là, plus de doute possible, une tristesse sans appel s'abat sur toi que tu as prise au poème. Le sabot du chevreuil, l'ondoiement de l'écrevisse, tous deux disparus, anéantis, comme les derniers vers du recueil, dans le mouvement qui les avait fait naître et qu'aucune inquiétude – est-ce d'avoir si bien appris à vivre ? –

Le jour vient où un cardinal
effacera aussi le mot *rouge*

ne vient plus agiter.